



## LITTÉRATURE

La signature Haentjens

Page F 3



## LITTÉRATURE

John Updike terroriste ?

Page F 4

CAHIER F

ROMAN POLICIER

« J'ai un grand intérêt à peindre des personnages pour qui la science et la raison sont des éléments importants »

## LIVRES

# Jacques Côté, l'autopsie du meurtre

BERNARD DUCHESNE

Jacques Côté s'est tellement intéressé à la médecine légale qu'il a publié au début des années 2000 la biographie d'un éminent médecin légiste d'ici, Wilfrid Derome. Depuis, le travail policier l'intéresse, notamment parce qu'il est un carrefour intégrant le travail de différentes disciplines scientifiques.

CAROLINE MONTPETIT

Il y a plusieurs années, Jacques Côté, qui enseignait déjà la littérature au Cégep de Sainte-Foy, a emmené ses étudiants assister à une autopsie à l'hôpital Saint-François-d'Assise, dans le cadre d'un cours sur la relation entre les sciences et les communications. « Cela a été pour moi quelque chose d'important; je m'intéressais déjà beaucoup à la criminalistique, dit celui qui vient de signer un quatrième roman policier, *Le Chemin des brumes*, aux Éditions Alire. Assister à une autopsie, se souvient-il encore aujourd'hui, permet de mesurer la fragilité du corps humain, de voir ce qui a causé la mort de cette personne.

Depuis cet événement, les analyses scientifiques liées au travail policier n'ont pas cessé d'alimenter le travail de cet écrivain de romans policiers, qui avait plutôt signé auparavant des œuvres de littérature générale. À la suite du personnage du médecin légiste Villemure, toujours présent dans *Le Chemin des brumes*, sont créés ceux de Daniel Duval et de Louis

Harel, deux policiers, l'un consciencieux, l'autre brouillon mais attachant, qui travaillent ensemble à Montréal. Dans *Le Chemin des brumes*, les deux policiers doivent enquêter sur la disparition d'un grand-père parti en vacances, avec ses deux petits-enfants, à bord d'une roulotte.

Côté, qui dit avoir déjà été une terre pour les policiers lorsqu'il conduisait une moto dans sa jeunesse, s'est découvert sur le tard, en écrivant des polars, une véritable fascination pour les policiers. « Ils font un métier qui est difficile mais qui pour moi est intéressant », dit-il.

Le travail policier l'intéresse notamment parce qu'il est au carrefour des sciences, intégrant le travail de différentes disciplines. « Il y a différents savoirs qui peuvent éclairer une scène de crime », dit-il, ajoutant que la résolution d'un crime tient à la fois à la haute technologie employée et aux cerveaux qui sont derrière. « J'ai un grand intérêt à peindre des personnages pour qui la science et la raison sont des éléments importants », dit-il.

En fait, Jacques Côté s'est tellement intéressé à la médecine légale qu'il a publié au début des années 2000 la biographie d'un éminent médecin légiste d'ici, Wilfrid Derome. Cet homme, qui avait étudié en France au début du XX<sup>e</sup> siècle, a fondé à Montréal le premier laboratoire de recherches médico-légales ultramoderne. C'est lui aussi qui a présenté l'une des premières preuves en balistique en Amérique du Nord à s'appuyer sur des faits

scientifiques. Le laboratoire de Derome est également le premier à avoir présenté à un tribunal le résultat d'un dosage d'alcool éthylique dans le sang. Et son laboratoire attirera d'ailleurs le patron du FBI, venu le visiter en 1929 avant d'en fonder un semblable aux États-Unis, pour lutter contre la pègre.

« J'essaie de faire en sorte que le bourreau, le criminel, soit justifié par son passé »

« Derome fait partie de cette première et dernière génération de médecins légistes à la fois toxicologues, aliénistes, balisticiens, graphologues, photographes, et experts en scène de crime », écrit Côté. L'édifice Parthenais de Montréal a par ailleurs été rebaptisé édifice Wilfrid-Derome en 2001.

## Des romans près de la réalité

Reste que, dans *Le Chemin des brumes*, les policiers Harel et Duval, pris dans l'impasse d'une énigme, vont jusqu'à consulter une voyante pour tenter de sortir leur enquête de l'impasse. Et en entrevue, Côté ajoute que certains policiers ont effectivement recours à des voyants, même si Duval, le héros du *Chemin des brumes*, sort de la séance avec l'impression d'avoir perdu son temps. Fort de ces connaissances du milieu judiciaire, Jacques Côté écrit des romans policiers qui sont très près de la réalité. Et il lui arrive d'ailleurs souvent de faire relire certaines parties de ses romans par des experts pour en vérifier la validité. Autre élément réaliste, dans son roman, Côté fait cohabiter la réalité insou-

tenable d'une tragédie et un certain humour, indispensable à la survie des policiers, dans un mélange des genres parfois étrange, comme la vie.

*Le Chemin des brumes* est pour sa part inspiré d'un fait divers survenu dans l'Ouest américain dans les années 1970.

« Une famille était partie camper. Les parents avaient été tués et les deux petites filles, violées et ensuite assassinées, se souvient-il. Je suis parti de cette histoire pour en faire une très différente. [...] Mais j'essaie de faire en sorte que chacun des personnages soit le plus réaliste possible. »

Dans les romans de Jacques Côté, il y a souvent des désaxés, ou des « personnalités limitées », comme on dit. C'est le cas dans *Le Chemin des brumes*. « J'essaie de faire en sorte que le bourreau, le criminel, soit justifié par son passé », dit Côté.

L'écrivain s'apprête d'ailleurs à se lancer dans une autre série de récits biographiques, basés cette fois sur la vie de Georges Villeneuve, « un aliéniste important de Montréal, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, qui a été surintendant de Saint-Jean-de-Dieu ». Il aurait mis en avant l'idée de sortir les aliénés criminels des prisons pour les placer à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. « Ce débat a encore cours aujourd'hui », dit Côté. Villeneuve souhaitait par ailleurs que ces aliénés criminels soient placés dans un pavillon à part, à l'hôpital. C'était avant l'avènement d'établissements comme l'Institut Philippe-Pinel, par exemple, qui accueille aujourd'hui les aliénés criminels.

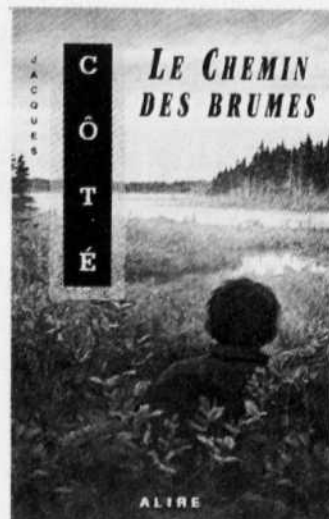
À Montréal, Georges Villeneuve avait également étudié aux côtés de Louis Riel au Collège de Montréal, poursuit Côté,

même s'il a fait, plus tard, partie du 65<sup>e</sup> Régiment parti combattre les rebelles dans l'Ouest du Canada. Jacques Côté se propose donc d'écrire sur la vie de l'aliéniste une série de volumes, sous forme de biographie romancée.

Le Devoir

## LE CHEMIN DES BRUMES

Jacques Côté  
Éditions Alire  
Montréal, 2008, 370 pages



## LIVRES

EN APARTÉ

## Prière au malade



Jean-François Nadeau

Un lecteur parfaitement indigné a fait parvenir au *Devoir* cette semaine un extrait du *Prions en Église*, l'imprimé de chapelle qui circule depuis des lustres chez les catholiques du pays. On y lit ceci, en date du 11 mai 2008: «*Prions pour les dirigeants et dirigeantes des grosses compagnies et de nos gouvernements. Que l'Esprit Saint, source de justice et de paix, inspire leur partenariat.*» A prier ainsi pour les tout-puissants, peut-être se console-t-on de devoir passer son existence à ramper devant eux. Qui sait?

Serait-ce attenter à la dignité de cette noble institution de la Foi que de l'encourager, tant qu'à faire, à prier aussi pour l'avenir du livre? Le monde du livre a en effet tellement de médecins qui se penchent à son chevet depuis un moment qu'il serait bien mal venu d'affirmer qu'il n'est pas très gravement malade. Dans les circonstances, il est sage de prévoir le pire et, surtout, de tenter d'y remédier par tous les moyens, pour autant que cela ne se limite pas toujours à des prières.

De quoi souffre l'univers du livre au juste? Quels sont les symptômes du mal?

De part et d'autre de l'Atlantique, le livre est secoué de plus en plus de spasmes multiples. Au nombre des signes du mal, il faut citer la multiplica-

tion des ouvrages de qualité médiocre, les contraintes de plus en plus grandes pour les éditeurs indépendants consécutives au processus de concentration et de monopolisation au sein de la chaîne du livre, les cadences élevées de remplacement des nouveautés en librairie, le développement de nouvelles technologies presque uniquement consacrées au commerce des *best-sellers*, la recherche de rendements exceptionnels grâce à des bouquins qui ne le sont pas et, enfin, la consolidation de l'édition sans éditeurs à laquelle on voit se coupler de plus en plus une librairie sans libraire.

Selon l'éditeur Jérôme Vidal, il faudrait ajouter à cette liste, pourtant déjà bien assez lourde, le fait «*que l'école et l'université, en dépit des efforts de nombreux enseignants, fonctionnent massivement aujourd'hui comme une fabrique de non-lecteurs.*»

Les énoncés de solutions divergent. L'an passé au Québec, un forum sur la littérature nationale, organisé conjointement par l'Association nationale des éditeurs (ANEL) et l'Union des écrivains (UNEQ), proposait de s'en remettre à des engagements individuels de type corporatif pour arriver à trouver localement des solutions à un problème pourtant global. Cela a surtout donné lieu, comme il fallait s'y attendre, à un exercice de rhétorique qui a conduit nombre de participants du forum à faire du surplace avec l'élegance d'équilibristes munis d'ocillères limitant leur champ de vision à la seule avancée de leurs activités. J'avais moi-même lancé une petite formule en l'air pour pouvoir jongler à loisir comme les autres: «*Le Devoir en fera davantage encore pour le livre, avais-je dit, le jour où les autres en feront autant.*» Très bien, mais encore?

C'est à la culture, disait Fernand Dumont, que l'on doit nos possibilités de se débarrasser des répétitions monotones auxquelles est vouée la condition animale. Et force est d'admettre que c'est bien aux livres qu'on doit encore très souvent la chance de se débarrasser d'un monde de consommation qui nous conçoit de plus en plus comme du simple bétail rentable au royaume triomphant de la marchandise.

Dans une société qui se pique sans cesse de vouloir démocratiser la culture, le livre demeure l'outil fondamental par lequel se manifestent les éléments de réflexion propres à établir des débats, à susciter une floraison d'idées et, partant, à mieux nous débarrasser dans la course du monde tel qu'il va. Pourtant, le soutien sociopolitique accordé à l'univers du livre demeure plus que fragile, quand il n'est pas franchement mal adapté aux nouvelles réalités.

«*Le livre: que faire?*», se demandent une brochette d'éditeurs, de traducteurs, de libraires et de distributeurs dans un petit ouvrage publié aux Éditions de la Fabrique.

Plusieurs voies hétérodoxes sont avancées dans cet ouvrage. Elles pourraient servir de point de départ à une réflexion plus avancée en ce qui concerne la situation québécoise. Au nombre de ces avenues, notons la prise en charge possible d'une partie de l'édition traditionnelle entre les mains de divers secteurs des universités ou la formation de coopératives d'éditions sans but lucratif. C'est ce que plaide notamment l'éditeur new-yorkais André Schiffrin.

Un autre éditeur, Francis Combes, envisage pour sa part une révision de la notion du droit d'auteur. Pourquoi, entre autres choses, les livres du domaine public ne subventionneraient-ils pas une partie des

livres des auteurs vivants? Pourrait-on envisager qu'une partie des droits qui découlent, par exemple, de la vente de l'œuvre d'Émile Nelligan, propriété du domaine public, finance, ne serait-ce que par un maigre pourcentage, une partie de l'édition actuelle?

Faut-il par ailleurs continuer de maintenir des programmes de subventions aveugles qui entretiennent, au fil des saisons, un cycle d'édition sur la seule base du chiffre d'affaires d'un éditeur plutôt que de juger de l'apport réel de son travail?

Autre question de plus en plus urgente: comment faire pour intégrer au mieux et au plus vite la littérature québécoise à une littérature-monde? Faut-il pour ce faire mettre en place de nouveaux outils? Certains penchent pour la création d'un fonds d'édition disponible pour l'ensemble de la francophonie. Pourquoi pas?

Un petit sourire ne peut que pointer lorsque l'éditeur Francis Combes lorgne du côté du Québec pour trouver quelques pistes de solution à cette crise mondiale du livre. Mais on est au moins d'accord avec lui lorsqu'il affirme que, peu importe où l'on se trouve, il ne s'agit pas de prendre appui sur un seul modèle, mais de dire qu'il est nécessaire d'engager une solide réflexion publique pour changer la nature, le montant et les modes de répartition de l'aide publique.

Pour l'instant toutefois, tout ne correspond hélas souvent qu'à de vagues prières lancées de partout vers un même ciel littéraire.

jfnadeau@ledevoir.com

## LE LIVRE: QUE FAIRE?

Collectif sous la direction d'Éric Hazan  
La Fabrique  
Paris, 2008, 96 pages

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

## Jours sombres, jours clairs

SUZANNE GIGUÈRE

Antonio Ungar figure dans la liste «Bogotá 39», qui réunit trente-neuf auteurs d'Amérique latine de moins de trente-neuf ans (une initiative de l'UNESCO dans le cadre du programme Bogotá capitale mondiale du livre 2007). Petit-fils d'immigrant autrichien d'origine tchèque et hongroise, journaliste et romancier, il vit actuellement dans la ville de Jaffa (partie arabe de la ville de Tel-Aviv) avec sa femme, une écrivaine palestinienne. Des quatre œuvres de fiction qu'il a écrites, *Les Oreilles du loup* est la première à être traduite en français. Par fragments épars souvent hallucinés, poignants et drôles, le roman

raconte à hauteur d'enfance l'histoire d'un garçon et de sa sœur pris dans la tourmente de la séparation de leurs parents. Ils entament avec leur mère une errance entre la savane et la ville, la jungle et les plateaux de la cordillère des Andes en quête d'une éclaircie.

*Les Oreilles du loup* est un chant d'amour à la vie, à l'enfance dans ce qu'elle a de plus irréductible et de plus sauvage.

## Jours sombres

À l'âge de trois ans, le garçon roux entend dans un rêve les cris violents de son père, son rire fou. Il fait nuit. Le père lance son corps contre la porte de verre. Deux ans plus tard, le petit et sa sœur habi-

tent avec leur mère quelque part dans la savane. Il y a de la tristesse dans l'air. Le fantôme fou du père continue de hanter l'enfant. «*Papa qui a l'air de vouloir pleurer et qui ne pleure pas. Ses envies de mourir. Les premiers jours. Nos devoirs et nos silences. La petite maison et maman dans l'embrasure de la porte qui regarde le monde comme si elle n'y était plus.*»

L'enfant rêveur n'aime pas l'école, il n'a qu'une soif: la liberté; qu'une envie: retourner au milieu de la savane, grimper aux arbres, sentir le vent sur son visage, chercher sa sœur entre les cerisiers, grimper sur la montagne «*pour observer le monde qui bouge lentement.*» Renvoyé de l'école parce qu'il s'est battu violemment avec un camarade de classe, a volé un cartable rempli de livres, l'a jeté dans une poubelle et mis le feu, il retrouve sa petite sœur, sa complice. Dans la délinquance ou dans la souffrance, c'est pareil. Un après-midi, seule au milieu du jardin, elle se couvre le corps de miel, attend immobile comme un totem les milliers d'abeilles des ruches avoisinantes.

Bras levés de la mère qui l'emmène à la piscine et qui pleure de douleur parce que sa fille aux yeux verts n'arrête pas de rire.

**Les Oreilles du loup ressemble à un album photo, tant le regard y joue un rôle primordial**

Ils partent habiter en ville chez la grand-mère. La cohabitation s'avère difficile. La mère se laisse mettre en pièces, jusqu'à l'explosion finale: «*un cri d'animal qui est en train de mourir, le cri d'une fille qui veut que sa mère l'entende ou la voie.*» En attendant des jours meilleurs, les deux enfants sont confiés à une tante.

## Jours clairs

Le frère et la sœur voyagent aux Lhanos orientales, au mythique village Puinabe, avec «*la plus belle des créatures vivantes qui existent*», la cousine Aldana, dix-neuf ans. La main de sa cousine posée sur sa tête, le petit garçon ferme les yeux et s'abandonne. Les enfants retrouvent leur mère. Ils la serrent très fort comme pour lui dire qu'ils savent qu'elle est revenue à la vie. La chaleur, l'air humide et parfumé des pâturages sauvages, un vol de perroquets aux ailes vertes, jaunes et rouges, soudain tout semble plus léger.

«*Comme si nous avions le droit de tout recommencer.*»

Vers la fin du récit, la rencontre d'un «*homme gros, venu d'ailleurs*», rend la mère radieuse et les enfants «*entortillés*» de bonheur. Le récit s'achève dans un tintamarre de musique d'accordéons, de flûtes et de guacharacas (instrument de percussion colombien). Mais l'ombre du père fou plane toujours dans la tête du petit garçon âgé maintenant de sept ans: «*Son absence, la terrible présence de sa pire absence.*» Il y a derrière cette phrase quelque chose du poème mélancolique de Pablo Neruda que chante Pablo Ibanez: «*Puedo escribir los versos más tristes esta noche / mi alma no se contenta con haberla perdido*» («*Ce soir je peux écrire les plus tristes des vers / de l'avoir perdu j'ai l'âme inconsolée*»).

## Style limpide

Construit en courts épisodes — chaque chapitre comprend deux ou trois pages — *Les Oreilles du loup* ressemble à un album photo, tant le regard y joue un rôle primordial, un regard curieux de tout, lucide, sans concession. Des ambiances, des paysages, des sensations traversent le roman qui, par ailleurs, s'inscrit dans la tradition surréaliste latino-américaine du «*merveilleux quoti-*

dien». À tout moment, le fantastique fait irruption dans les failles de la réalité.

L'extrême dépouillement du style, sa limpidité, est trompeur. L'histoire que nous raconte Antonio Ungar n'est pas aussi diaphane qu'elle le paraît à première vue. Derrière la désinvolture juvénile et la joie se cache une histoire chargée de violence, de souffrance et d'angoisse. *Les Oreilles du loup* se démarque encore par la qualité de l'écriture, à la fois dense et légère, résolument moderne, sorte d'alliance imprévisible du jeu formel, de la folie, de la poésie et de l'humour.

Saluons une fois de plus le travail de la maison d'édition Les Allusifs, qui contribue à faire connaître les auteurs sud-américains — une vingtaine de titres au catalogue — dont les maisons d'édition françaises ont longtemps eu l'apanage de l'exclusivité.

Collaboratrice du Devoir

## LES OREILLES DU LOUP

Antonio Ungar  
Traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Robert Amutio  
Les Allusifs  
Montréal, 2008, 130 pages

## Félicitations à DANNY PLOURDE Prix Émile-Nelligan 2007

● L'HEXAGONE  
Une compagnie de Quebecor Media



## CALME AURORE

(S'UNIR AILLEURS,  
DU NAPALM PLEIN L'ŒIL)

tu as su m'aimer  
me serrer entre tes seins  
sans comprendre une traître ligne  
de ce qu'avais pu écrire  
tout ça pour toi  
ce n'était pas l'essentiel  
des mots  
ce ne seront jamais  
que des mots  
사랑해요

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
Au cœur des idées

Mardi 20 mai 2008  
à 19h00

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303

## ÉTHIQUE ANIMALE

Les animaux ont-ils des droits? Avons-nous des devoirs envers eux? Dans quelle mesure peut-on les tuer pour se nourrir, se divertir, faire de la recherche, enseigner, faire la guerre?

L'éthique animale est l'étude du statut moral des animaux, c'est-à-dire de la responsabilité des hommes à leur égard.

À l'occasion du lancement du livre de Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, *ÉTHIQUE ANIMALE* (PUF, 2008), nous vous invitons à un débat avec :

JEAN-BAPTISTE JEANGÈNE VILMER, EHESS Paris

VALÉRY GIROUX, Université de Montréal, avocate

ALBERT SIMON, activiste et conférencier

Animateurs  
JACQUES GODIN, comédien

MARTIN BLANCHARD, Centre de recherche en éthique UdeM

Rencontres avec les auteurs  
Lectures publiques  
Interviews, ateliers, animations  
Découvertes gourmandes  
Visites guidées du village  
Spectacles en soirée

Cu plaisir de vous recevoir  
Paul Oh!

Saint-Antoine-de-Tilly  
(20 minutes de Québec)  
17 et 18 mai 2008, dès 13h

www.ecritsdelombrie.com  
18 sites intérieurs, extérieurs

Hydro Québec  
BERGERON  
Avec gourmand

## PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2008

www.fondation-nelligan.org

## Lauréat

Danny Plourde  
Masque de taureau  
Les Écrits des Forges



## Finalistes

Kateri Lemmens  
Quelques éclats  
Le Noroît

Alexandre Trudel  
Masque de taureau  
Les Écrits des Forges



LA FONDATION  
ÉMILE  
NELLIGAN

LE MARCHÉ FRANCOPHONE  
DE LA POÉSIE ET LA FONDATION  
ÉMILE-NELLIGAN PRÉSENTE

Samedi 31 mai, 16 h

LECTURE des œuvres des finalistes et du lauréat  
du Prix Émile-Nelligan 2008  
Avec les finalistes Kateri Lemmens,  
Alexandre Trudel et le poète Tony Tremblay  
lira des extraits du recueil prime.

Scène du chapiteau de la place Gerald-Grin  
(métro Mont-Royal). Entrée libre.

# LITTÉRATURE

## La signature Haentjens



Danielle Laurin

Un récit troué. C'est ainsi que Brigitte Haentjens présente son livre *Blanchie*. Le deuxième qu'elle publie en solo, après un recueil de poésie paru il y a plus de 15 ans. Oh que c'est beau. Puissant.

Un récit troué, c'est-à-dire? Un récit plein de trous, oui. De non-dits. De mystère, d'étrangeté. Un récit non linéaire. Qui pèse ses mots, va à l'essentiel, fait confiance à la force des images. Et au lecteur qui les reçoit.

Un récit poétique, si vous voulez. Qui se donne à lire, d'ailleurs, dans sa mise en forme, comme un long poème en vers libres, sans ponctuation. Mais un récit tout de même. Où l'on suit une femme dévastée, après la mort accidentelle de son jeune frère.

Elle est photographe, elle vit en France. Elle ira en Espagne, en Allemagne. S'installera finalement à Montréal. Partout, l'ombre de son frère mort plane sur elle. Il est là, il lui parle, lui apparaît sans cesse.

Un livre sur le deuil impossible. *Blanchie*. Qui pourra par certains aspects faire penser à celui de l'écrivaine américaine Joan Didion, *L'Année de la pensée magique*. Mais où c'était le mari, un auteur dévasté, qui disparaissait subitement. Et où l'on assistait à la reconstitution maniaque de la chronologie des événements, avant, pendant, après.

Plus récemment, c'est David Rieff qui nous offrait

un très beau livre, *Mort d'une inconsolée*, consacré à sa célèbre mère, Susan Sontag. Où l'on assistait au combat acharné contre la mort de cette femme qui refusait de se voir condamnée.

Pas de repères biographiques ou autobiographiques, par contre, dans *Blanchie*. Pas de figures connues. Pas de noms du tout, en fait. Simplement une femme anonyme, qui a perdu son frère anonyme, dans un accident de moto. Et qui raconte comment elle ne s'en sort pas.

Cette femme, existe-t-elle vraiment? Appartient-elle à la fiction? A l'imagination de l'auteure? S'agit-il de Brigitte Haentjens elle-même? De son double? Peu importe au fond.

Elle fuit, se perd, se noie. Et nous avec elle. Elle se sent partout étrangère. Au monde, aux autres, à elle-même. Elle se jette dans l'alcool, multiplie les aventures sans lendemain. Et tombe sur un drôle de zigoto, un pervers, un violent.

Pourtant, «*Au début c'était joyeux / Du désir et des fous rires / Je l'excitais et cela m'amusait*». Puis: «*Cela a duré une semaine peut-être dix jours / Je restais là comme un chien au pied / Simulant le plaisir et l'indépendance / Quand il me détachait / Je gambadais et disparaissais / Je me voulais légère et désinvolte / Moi j'm'en balance / L'héroïne d'un film de Nouvelle Vague*».

L'héroïne d'un film, d'un livre de Duras, plutôt, pense-t-on. Qui marche à côté d'elle-même, absente, offerte. Qui se met en danger. Tout pour ne pas sentir la douleur, le manque. Détruire, dit-elle.

Les amants vont se perdre, se retrouver, se perdre encore. Tandis que des visions cauchemardesques apparaissent, s'immiscent dans le texte. Détachées du reste.

Des visions de mort, de meurtre, de suicide, de guerre, de sang. Qui rentrent dedans. Comme celle-ci: «*Je porte une ceinture de bombes / J'avance avec précaution dans la vieille ville / Sous ma longue robe bleue*



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

La metteuse en scène Brigitte Haentjens publie *Blanchie*, son deuxième livre en 15 ans.

on ne voit que les / yeux passés au khôl / Mon frère me chuchote fébrilement des / consignes / Sa main légèrement posée sur mon avant-bras / Il marche à mes côtés en chemise blanche / Bientôt je vais sauter / Je jubile.»

Le frère, encore, toujours. La honte de lui avoir survécu. La culpabilité. La colère. «*Colère de sentir*

quelque chose / Comme si ce faisant / J'étais infidèle / Au souvenir / Comme si déjà / J'oubliais.»

Comment accepter de vivre sans lui? Comment revenir du côté des vivants? Pourquoi? Qui comprendra de toute façon? *Blanchie* pose ce genre de questions.

Des questions déjà posées ailleurs, bien sûr. Dans les deux livres cités précédemment, entre autres. Dans le brûlant *Pourquoi faire une maison avec ses morts* d'Elise Turcotte, aussi. Et dans le troublant *Tom est mort*, de Marie Darrieussecq.

Chacun de ces livres aborde le deuil à sa façon. Chacun a son ton. Sa signature. La signature de Brigitte Haentjens est là partout dans *Blanchie*. Dans les moindres petits détails.

Dans l'univers trouble, tourmenté qu'elle met en scène, bien sûr. Mais dans la facture même du livre, aussi. Dans sa conception graphique, sa mise en page. Dans le choix du papier, glacie. Dans la sélection et l'agencement des photos d'Angelo Barsetti, qui parsèment l'ouvrage.

Tout est pensé, soigné. Incarné. On sent une très grande unité. On voit le résultat d'une proposition artistique singulière, intégrée. Nourrie. On a un livre signé, oui.

Signé par celle qui a reçu, l'an dernier, le prestigieux prix Siminovitch pour l'ensemble de son travail scénique. Celle qui a porté à la scène les Kane, Woolf, Dupré, Plath, Duras, Muller, Koltès, Dalpé...

À quand une adaptation de *Blanchie* signée Haentjens?

Collaboratrice du Devoir

BLANCHIE

Brigitte Haentjens

Prise de parole

Sudbury, 2008, 264 pages

### CONTES

## Laissez-moi vous en conter une bonne...

DAVID DORAIS

### Un certain mysticisme

L'expression «renouveau du conte» peut avoir l'air d'un boniment, mais il est vrai qu'on constate chez nous un fort engouement pour ce genre qu'on croyait mort. Déjà en 2001, lorsque Jean-Marc Massie a publié son *Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain: le renouveau du conte au Québec*, les dimanches du conte au bar Le Sergent Recruteur faisaient salle comble et Fred Pellerin commençait à rassembler les foules.

Du côté du Canada anglais, Dan Yashinsky est une figure marquante. À Toronto, il a fondé le Festival du conte; au pays, il s'engage activement auprès des enfants (il a notamment été le premier conteur en résidence pour l'UNICEF au Canada). Son livre se veut à la fois un témoignage de sa vie, un guide pratique à l'usage des professionnels du conte et une vulgarisation de ce genre peu connu. L'écrivain lui-même adopte un ton oral chaleureux, s'adressant directement au lecteur et lui confiant des moments intimes de sa vie, comme ces trois semaines passées auprès de son enfant prématuré, à lui conter des histoires pour le maintenir en vie.

Yashinsky veut en quelque sorte démocratiser le conte. Celui-ci, dit-il, n'est pas réservé à ceux qui montent sur scène: on le retrouve dans les blagues de bureau, dans les comptines des cours d'école, dans les idiomes insolites de la rue, dans les anecdotes familiales. Il permet de recréer en mieux notre vie quotidienne, à travers l'imaginaire.

Mais ceux qui consacrent leur vie à conter, soutient Yashinsky, visent un but élevé. Ils cherchent à transmettre une sagesse ancestrale et à développer chez l'auditeur un sentiment de communauté, en promouvant des valeurs humanistes comme l'égalité, la justice, le partage. Pour y parvenir, Yashinsky pose au cœur de son éthique la valeur de l'écoute. Le bon conteur doit d'abord écouter l'autre, puis parler en ayant à cœur: «*pour bien raconter une histoire, il faut que l'auditoire y prenne part*».

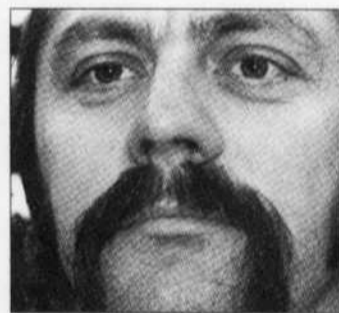
Ces conceptions peuvent amener l'auteur à verser dans une espèce de mysticisme, qui se fonde sur une vision idyllique des temps primitifs: dans la Grèce homérique, chez les Celtes ou chez les Amérindiens, est-il dit, quand le monde était meilleur, les gens se réunissaient fraternellement autour d'un feu pour écouter prophétiser l'aède, le chaman. Une telle glorification du passé (et la réaction antimoderniste parfois irritante qu'elle entraîne) nuit au sérieux d'une démarche toute louable. C'est un même jivalisme qui amène l'auteur canadien à estimer que le conte peut régler nos différends constitutionnels. Une amie lui écrivait «*comment le conte aidait sa classe à agir comme une communauté. Elle parlait d'enfants de trois ans. Si cela marche pour une classe de maternelle, pourquoi pas pour les citoyens du Canada?*» D'une logique imparable.

Malgré tout, ce que Yashinsky communique formidablement, c'est l'amour pour son métier et pour les bonnes histoires, dont le livre regorge, comme celle-ci mettant en vedette son héros préféré: «*Nasreddin, vous êtes un "Hodja", un savant maître; donnez-nous une réponse à cette grave question philosophique: si votre maison brûle [...] et que vous ne puissiez en sortir qu'une seule chose, que prendriez-vous? — Je sorterais le feu, répondit Hodja.*» L'enthousiasme de l'auteur donne envie, sinon de se faire conteur soi-même, du moins d'être plus sensible à tous les faits divers, blagues et anecdotes qui émaillent nos vies et les rendent moins sombres.

Collaborateur du Devoir  
SOUDAIN,  
ON ENTENDIT DES PAS  
CONTES POUR LE XXI<sup>e</sup> SIÈCLE  
Dan Yashinsky  
Traduction de Jean Antonin  
Billard  
Montréal  
Planète rebelle, 2008, 333 pages

### ROMAN QUÉBÉCOIS

## Vieille peau



Laurent Chabin

SOURCE TRIPTYQUE

CHRISTIAN DESMEULES

Le septième roman pour adultes de Laurent Chabin, *Corps perdu*, qui paraît au Québec, est une série de chapitres courts où se déploie le monologue intérieur d'une fillette trop sensuelle et précoce, enfermée à double tour par ses parents après avoir fait une fausse couche à un âge où d'autres jouent encore à la poupée.

Devenue vieille, décharnée, noyée depuis longtemps dans la folie et ses déjections — qui ne l'aurait pas fait dans pareilles conditions? —, la femme se réfugie dans ses souvenirs et s'adresse à l'amant disparu depuis longtemps, le père involontaire de son enfant mort. Et si elle écrit «hier» et «aujourd'hui», c'est en réalité toute une vie qui separe ces deux instants.

Sous ses paupières, sa liberté retrouvée, sans entraves, permet à la femme emmurée vivante de revivre les moments de bonheur où son corps avait d'autres fonctions que celle de manger, d'uriner et de déféquer. Elle se souvient des épisodes de sexualité animale, incontrôlée, jubilatoire, qu'elle vivait à la campagne l'été, où elle allait rendre visite à sa grand-mère avec ses parents. Elle se souvient du plaisir qu'elle éprouvait à Saint-Rada. «*Et quand on croit que c'est fini, que c'est le désert absolu et qu'il ne reste plus que les os et peut-être, enfin, le repos, il y a les larmes encore, qui continuent de couler, couler, couler, comme si cette érosion ne devait jamais cesser de creuser leur tombe. Tu n'es pas là. Tu me manques. La nuit s'affaisse lentement sur ces vestiges d'un temps dévasté.*»

Seul repère de sensualité dans son existence aveugle, il y a le «tas» — figure très beckettienne à sa manière —, amoncellement d'ordures, d'excréments, de vermine qui un jour a débuté par un avorton sanguinolent. La faute originelle. Une petite montagne douce, chaude, presque vivante et protectrice, à laquelle elle peut se coller et confier ses messages de détresse. «*Heureusement il y a le tas. Dans le tas je retrouve tes cheveux. Et aussi tes doigts, et tes yeux, que je reconnais au toucher. Je les sens dans ma main, si faibles, si doux.*»

Parfois, une Mélanie vient rendre visite à la vieille femme halcinée. «*Il lui arrive de me parler mais je n'y comprends rien. Elle dit ça pue ici. C'est elle qui pue. Elle sent le dehors. Elle sent le froid, le vide. Elle me donne le vertige.*» Parfois elle n'a pas les mêmes cheveux ni la même voix. Parfois elle est plus petite ou plus grosse.

Né en 1957 dans le centre de la France, Laurent Chabin a vécu en Espagne avant de s'installer en Alberta et de se consacrer entièrement à l'écriture. Prolifique auteur de litté-

rature jeunesse, il réussit avec ce nouveau titre à nous faire entendre le cri de désespoir intense, à l'érotisme incandescent, d'un être pur dont la liberté scandaleuse et touchante aura finalement causé la perte.

Collaborateur du Devoir

CORPS PERDU

Laurent Chabin

Triptyque

Montréal, 2008, 110 pages

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 6 au 12 mai 2008

### ROMAN

- GIN TONIC ET CONCOMBRE  
Rafale Germain (Libre Expression)
- LA CONSOLANTE  
Anna Gavaldà (Dilettante)
- CHAGRIN D'ÉCOLE  
Daniel Pennac (Gallimard)
- DOCTEURE IRMA T. 2 : L'INDOMPTABLE  
Pauline Gill (Québec Amérique)
- MILLENNIUM T. 1, T. 2 ET T. 3  
Stieg Larsson (Actes Sud)
- JE REVIENS TE CHERCHER  
Guillaume Musso (XO)
- MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 1  
L. Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)
- LES YEUX JAUNES DES CROCODILES  
Katherine Pancol (Libre de Poche)
- LES CHRONIQUES D'UNE MÈRE INDIGNE  
Caroline Altard (Septentrion)
- SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR  
Rafale Germain (Libre Expression)

### OUVRAGE GÉNÉRAL

- LE SECRET  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- JE N'AURAI PAS LE TEMPS  
Hubert Reeves (Seuil)
- LA VIE APRÈS LA MORT T. 2  
France Gauthier (La Semaine)
- NOUVELLE TERRE  
Eckhart Tolle (Ariane)
- NOS CHÈRES AMES...  
Denise Bombardier (Albin Michel)
- NOUS ÉTONS INVINCIBLES  
Denis Morisset (JCL)
- LE DERNIER DISCOURS  
Randy Pauch (Michel Lafon)
- LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT  
Eckhart Tolle (Ariane)
- SURVIVRE À L'INHONNABLE ET...  
Pierre-Hugues Boisvenu (De l'Homme)
- CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOI DE...  
Jack Canfield / D. D. Watkins (ADA)

### JEUNESSE

- VISIONS T.1 : NE MEURS PAS LIBELLULE  
Linda Joy Singleton (ADA)
- TUNNELS T. 1  
Roderick Gordon (Michel Lafon)
- L'APPRENTI ÉPOUVAITEUR T. 4  
Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)
- LA FILLETTE DISPARUE  
Dotti Enderle (ADA)
- OH NON! OUVRI T. 1  
Linda Joy Singleton (ADA)
- LE TALISMAN DE MARGAL T. 1  
Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)
- LEONIS T. 11 : LE TEMPLE DES...  
Mario Francis (Intouchables)
- LES MONDES DE LA MAGIE DU... T. 1  
John Peel (ADA)
- FINESTE DESTIN T. 1 : MÈS SOUS UNE...  
Lemony Snicket (Héritage)
- LES NOMBRILS T. 3 : LES LIENS DE...  
Maryse Dubuc / Delaf (Dupuis)

### ANGLOPHONE

- A NEW EARTH  
Eckhart Tolle (New American Library)
- AUDITION  
Barbara Walters (Knopf)
- EAT, PRAY, LOVE  
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- THE LAST LECTURE  
R. Pausch / J. Zaslow (Hyperion)
- THE ROAD  
Cormac McCarthy (Vintage)
- THE POWER OF NOW : A GUIDE TO...  
Eckhart Tolle (New World Library)
- SIMPLE GENIUS  
David Baldacci (Vision)
- REMEMBER ME?  
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- THE CHILDREN OF HÖRN  
J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
- THE HOST  
Stephanie Meyer (Little Brown & Company)



Du plaisir à la carte

## BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

### NOUVEL ARRIVAGE

Nelligan : Poésies complètes 1896-1899

— Accompagnent ce livre, cinq reproductions inédites de tableaux des artistes Stanley Cosgrove, Antoine Dumas, Marcelle Ferron, Richard Lacroix et Henri Masson.

— Édition de grand luxe tirée à 225 exemplaires numérotés, signés par chacun des artistes.

— la reliure pleine peau et le coffret sont l'oeuvre de Pierre Poussier. Éditions Fides, 1990.

Pour plus d'information :

514-522-8848 1-888-522-8848

bonheuroccasion@bellnet.ca

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«petite collection Liber»

Nicole Jetté-Soucy

L'homme tragique

Nature de l'action politique



©Alain Décarie



216 pages, 14 dollars

## LITTÉRATURE

## Bienvenue dans la Grosse Pomme



Louis Hamelin

«[...] dans une guerre entre un peuple et un occupant impérialiste, le peuple finit par gagner parce qu'il connaît le terrain, parce que sa vie est en jeu et qu'il ne peut aller ailleurs.» — John Updike

L'exemple que Charlie, personnage imaginé par John Updike, a en tête, c'est George Washington pendant la guerre d'Indépendance. C'est aussi le Vietnam et l'Irak, mais pas le Canada français, car alors il faudrait ajouter à l'équation quelques curés et ces armes américaines qui n'ont jamais traversé la frontière et reconnaître que l'occupant impérialiste peut très bien gagner, et imposer ses institutions, pour les siècles à venir. Au rythme où fonctionne la machine à propagande de ce grand pays qui, souffrant de carence mythique historique, tente plus désespérément que jamais de s'inventer un passé (Medicare, c'est devenu un peu court pour réaliser l'unité unifiliée des sables bitumineux de l'Athabaska aux plates-formes de forage des Grands Bancs), le général Colborne va finir par passer pour le «premier idéologue de l'utopie multiculturelle canadienne». Et au Québec, on feint de s'étonner. Quoi? Rideau Hall et l'habitation de Champlain, même combat? Comme si on venait tout juste de s'apercevoir que c'est aux vainqueurs qu'il revient d'écrire l'histoire...

Washington et ses hommes ont eu froid et faim. Ils ont retraité, traversé le Delaware, puis défilé les mercenaires allemands à Trenton, triomphé à Princeton, ou George, poursuivant les Redcoats en fuite, lança à ses hommes: «Jolie chasse au renard, les garçons!» On a

beau dire, ce genre de hauts faits doit être meilleur pour le moral d'une nation que de continuer à se demander, 170 ans plus tard, si Papineau a eu ou non les foies à Saint-Charles. Bien sûr, Washington aurait aussi pu perdre. Et les États-Unis devenir «une sorte de Canada, un pays paisible et raisonnable, bien qu'infidèle».

## En toute impunité

Infidèle parce que, cette fois, c'est Ahmad qui parle. Celui qui, dans ce roman de John Updike, *Terroriste*, a décroché le rôle-titre. Updike est un vieux renard. Son éloge de George Washington, il le met dans la bouche de Charlie Chehab, fils d'un marchand de meubles libanais de New Prospect, au New Jersey, à deux pas de New York. Et c'est le même homme qui plus loin enchaîne: «La guerre d'Indépendance et le djihad, c'est pareil: la lutte désespérée et vicieuse des opprimés contre un empire oppresseur qui s'indigne de voir bafouer les règles établies par lui seul, dans son seul intérêt.» Ce sont des choses qu'un personnage de roman a le droit de dire, et c'est même un des indéniables avantages qu'il y a à être romancier plutôt que, disons, général onusien à la retraite et sénateur à Ottawa. Pendant que le général Dallaire, en cette Semaine de la liberté d'expression, se fait taper sur les doigts comme un enfant d'école (affaire Khadr), le lecteur de romans, lui, savoure en toute impunité la prose vigoureuse d'un géant des lettres américaines. Mais aussi, un art de l'ambiguïté assez admirable, une ambivalence morale qui, portée à ce degré d'intelligence et de vision critique, fait figure de vertu romanesque suprême.

L'art du roman est essentiellement dialogique, pas dialectique. Il ne se propose de résoudre aucune opposition, les encourage plutôt. Le conflit, la confrontation des points de vue sont à l'authentique romancier ce que le siège des toilettes et le clavier de l'ordinateur sont à la colonie de microbes: un terrain propice. Et si cette dynamique est présente à l'état plus ou moins développé dans tout roman digne de ce nom, certains grands écrivains en ont pratiquement fait une marque de commerce. Lisez *Opération Skylock* de Philip Roth et essayez ensuite de décider si l'auteur est pro ou antisioniste. Ah ah. Le roman, quand il obéit à sa nature profonde, n'est jamais «engagé», n'en déplaît aux amateurs de beaux principes guettés (chacun ses démons) par le dogmatisme. Loin de vouloir convaincre, il est une entreprise de démolition des certitudes, des religions et des grands sentiments ici-bas, de sorte que sa récompense ultime est la fatwa: être condamné non pour avoir prôné ou dénoncé, mais pour le seul crime d'avoir douté.

John Updike publie *Terroriste*, son roman post-11-septembre.

Et surtout, l'ironie du roman, en pervertissant l'idée même de croyance, permet à certains tours de force, à certains miracles du langage de s'accomplir, comme quand on voit un vieil homme à moitié juif (Updike, 76 ans) se glisser avec une parfaite aisance dans l'existence quotidienne d'un jeune Américain d'origine arabe qui fréquente la mosquée et rêve d'en découler avec le Grand Satan. Le Coran ne semble avoir aucun secret pour Updike. Il en restitue jusqu'aux sonorités, avec une maîtrise qui m'a soufflé.

Réduite à l'essentiel, l'intrigue de *Terroriste*, le roman post-11-Septembre de John Updike (on attend maintenant ceux de Don DeLillo, de Philip Roth, de Martin Amis...), est d'une simplicité désarmante: Ahmad, né d'un père égyptien reparti dans son pays et de mère américaine, ayant versé dans l'islamisme radical après avoir tourné le dos

au matérialisme débilissant de la société de consommation, se voit progressivement incorporé à un complot visant à souligner l'anniversaire de la destruction des tours d'éclatante façon: il doit conduire un camion bourré de quelques tonnes de fertilisants sous l'Hudson et le faire exploser au milieu du tunnel Lincoln. On a donc affaire à un suspense, destiné à le rester pour peu que l'amateur s'abstienne d'aller lire l'imbécile chroniqueur des *Inrockuptibles*, un certain Bruno Juffin qui, apparemment, se croit assez fin pour vendre la mèche de la bombe roulante lancée par Updike. Répétez après moi: je ne lirai plus jamais les critiques...

Seul à pouvoir encore sauver Ahmad et le trafic sous-fluvial congestionné d'une heure de pointe, Jack Levy est un juif new-yorkais athée dans la soixantaine, orienteur de son métier, marié à l'énorme Beth et dont dire qu'il est désabusé de tout (de sa vie sexuelle à la situation planétaire) constituerait un flagrant euphémisme. Mais il réserve ses meilleures critiques à cette techno-Amérique de toutes les dérives, ce fruit pourri et surfertilisé, prêt à crever, ballon suppurant. «Il se voit en vieux bonhomme pathétique, criant sur la berge en direction d'une flottille de jeunes qui glisse vers le marécage fatal d'un monde aux ressources réduites, aux libertés rognées, esclaves d'impitoyables publicités au service d'une absurde culture populaire ivre de musique incessante, de bière et de jeunes femmes incroyablement bien faites, incroyablement minces.» Comment ne pas honnêtement nous associer à un constat aussi avisé? Et le livre d'Updike est littéralement farci de ces coups de griffe, de plume et de lance-roquettes contre l'actuel État des Choses.

Est-ce à dire qu'il est prêt à donner raison à un de ces illuminés dont la devise est «faire le maximum de victimes civiles»? Il ne pourrait le faire qu'au prix de la logique interne de sa propre mécanique: son éthique romanesque. Or son roman réussit à illustrer à la fois la force quasi invincible de ceux qui s'avancent armés d'un Dieu et celle de l'inertie triomphante du monde tel qu'il est, de cette vie débile. «*Bienvenue dans la Grosse Pomme*», lance, dans une fin d'anthologie, Levy à Ahmad. C'est le meilleur des tunnels possibles.

Collaborateur du Devoir

## TERRORISTE

John Updike

Traduit de l'américain par Michèle Hechter

Le Seuil

Paris, 2008, 315 pages

## POÉSIE

## Mesurer le parcours d'Hector Ruiz et de France Cayouette

HUGUES CORRIVEAU

Dans son premier recueil, Hector Ruiz explore la «fêlure», l'instable univers qui le happe. C'est un inquiet. Ses textes en sont le reflet, reproduisent le doute d'exister exactement au bon moment, dans le bon lieu. Il craint l'effacement, le sien comme celui de ce qui l'entoure, creusant ainsi une dimension suspecte: «[il] marche derrière [s]es yeux, chien vagabond qui ne peut empêcher la bave de couler». Les textes alternent du vers libre à la prose et posent délicatement des pensées sur la précarité de l'espace, puisque «la fracture de mesure ouverte».

En fait, l'auteur retrace dans l'univers ambiant les êtres de passage, les lieux transitoires. Il n'a que faire de la logique des choses puisque leur traduction inscrit, à

même l'aléatoire des rencontres, le furtif et l'évanescence. En métro ou en autobus, le poète parcourt la ville en quête de sensations éphémères. L'étrange aveu dissout la vérité: «Irrésistible envie de fondre dans mes souliers / me trouver flaque d'eau sous le lampadaire / et me demander si ma langue passera par ici / alors que les fantômes éclatent». Il y a risque de tout perdre, de se perdre de par les rues surprenantes, et les textes portent justement ce sens, «éclatent» précisément dans des images fortes et conséquentes.

## Le bruit du temps

«J'attache des grelots / au coin de minuscules poèmes», nous précise France Cayouette dans son second recueil, *Jolie vente de débaras*. Là encore, chez les poètes de la nouvelle génération, l'inattendu

semble prévaloir dans le propos. Pas tout à fait surréalistes, mais pas loin de là, ces paroles dérivent de surprise en surprise: «Nous pouvons voir les barques / dans l'alignement sage des tiroirs // les eaux à venir / dans la promiscuité des feuilles // les crabes enfouis / dans les cheveux des filles».

La voix tient à ce peu d'air entre les secondes qui s'écoulent, entre les apparitions irrépressibles qui surgissent «à l'instant / où un poème se réveille / dans l'escalier / le ciel accordé un dernier regard / avale / des ossements d'oiseaux // l'aube s'enfuit en boitant». C'est ainsi souvent très beau, très sobre, malgré cette volonté appliquée de brasser les images convenues. La poésie a aussi le sens de la formule lapidaire mais irrévocable. «[...] je ne connais aucun mot / qui soit inconsolable», nous confie-t-elle sans préavis, comme s'il allait de soi que les choses dites en soient ainsi. Et si elle nous propose de la suivre, c'est avec discrétion que nous constaterons que «les bruits se déchaussent / avant d'entrer dans la mer». Beaux textes qui nous donnent le goût de suivre cette œuvre à peine entamée. La justesse de ce parcours est jusqu'à maintenant fort heureuse.

Collaborateur du Devoir

## QUI S'INSTALLE?

Hector Ruiz  
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»  
Montréal, 2008, 90 pages

## JOLIE VENTE DE DÉBARAS

France Cayouette  
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»  
Montréal, 2008, 72 pages

## Un hommage à Robbert Fortin au Lion d'Or

CAROLINE MONTPETIT

Il y a quelques semaines, Robbert Fortin, poète québécois, peintre, animateur de poésie et directeur de la collection «L'appel des mots», aux Éditions de l'Hexagone, s'est éteint à 62 ans, à la suite d'un malaise cardiaque. Pour rendre un dernier hommage au poète, à l'animateur et à l'éditeur, les Éditions de l'Hexagone organisent le jeudi 22 mai une soirée à sa mémoire, qui regroupera une foule de poètes d'ici.

Au cours de cette soirée, intitulée *Ils sont plusieurs en moi* et qui se déroulera au Lion d'Or, rue Ontario, à Montréal, on pourra entendre des lectures de Fernand Ouellette, Denise Brassard, Martine Audet, Daniel LeBlanc-Poirier, Jean-Sébastien Larouche, Danny Plourde, Sébastien Boulanger-Gagnon, Christine Germain, Fernand Durepos et Tony Tremblay. Les éditeurs Jean-Yves Soucy et Pierre Graveline y livreront également des témoignages. Le tout se déroulera sous la direction de Fernand Durepos et de Mélissa Lemieux.

«Moi j'ai besoin de peeler un poème / pour sentir son parfum», écrivait Robbert Fortin, dans *Canons*.

Dans la préface encore inédite d'un collectif intitulé *Un souffle actuel*, qui doit paraître chez Typo, Robbert Fortin écrivait aussi au sujet de la poésie, le grand amour de sa vie: «La poésie est un mystère et, de par son essence, est étrangère à tout ce que nous percevons d'elle. Nous ne savons jamais d'où provient sa

lumière et, lorsque nous avons la chance d'en saisir une parcelle, elle disparaît ou réapparaît, devant nous, sous un autre visage».

En guise d'hommage mais aussi peut-être de bienvenue en un monde encore inconnu de tous, Fernand Ouellette a écrit *Accueil*, poème à la mémoire de Robbert Fortin, qui se clôt sur ces mots: «Il a perdu l'âge et le passage / Etonné à travers les jardins. / Le voyage est interminable bien au-delà du bleu. / Si noire d'espace la profondeur qu'encerclent / Les premières voix de l'accueil».

On trouve dans la bibliographie de Robbert Fortin une dizaine de titres, dont *Les Nouveaux Poètes d'Amérique*, que Marcel Olskamp avait qualifié en préface de «livre d'action». Comparant cette œuvre à «une sorte de Refus global de l'aliénation contemporaine», Olskamp la définit comme «un magnifique accès de fureur iconoclaste» contre «les avant-gardes littéraires [...], la critique pique-assiette [...], l'univers crétinissant des gadgets technologiques, [...] le néo-libéralisme, [...] le terrorisme, [...] l'insignifiance télévisuelle, [...] le snobisme...», en une «colère générale et jamais totalement apaisée».

Aux amateurs de poésie, Fortin écrit dans ce recueil: «poète ou lecteur / vous ne sera plus / tout à fait le même être / au pied des arbres», mais il dénonce aussi «l'acte civilisé de la haute indifférence». Son dernier recueil, *Les Dés de chagrin*, est paru en 2006.

Le Devoir

## Le trou noir du Québec

## Récits d'une excursion au pays du Saguenay

MICHEL LAPIERRE

Si vous vous demandez pourquoi tant de gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean, ces deux régions jointes dans le même toponyme administratif, vous reprochent de confondre la première avec la seconde, Danielle Dubé, en collaboration avec Yvon Paré, vous fournit une réponse aussi originale qu'énigmatique. Le Saguenay représente la mort, le Lac-Saint-Jean, la solitude. Mais où se

trouve le bonheur? Dans le trou noir du Québec.

Le bonheur est dans le fjord, voilà le titre de l'œuvre des deux écrivains, ces récits d'une «excursion au pays du Saguenay». Yvon Paré tente d'éclaircir le mystère en se référant à la littérature récente.

Dans *Mistouk* (2002), le roman de l'historien Gérard Bouchard, le héros, soupçonné de meurtre, se retire dans une île du lac Saint-Jean. Mais il renonce à une solitude paisible pour courir un risque en tentant de regagner la rive. Pourchassé par la police, l'irréductible rame sur le Saguenay. Son canot chavire et il se noie. Les eaux du fjord entraînent son cadavre aux confins de l'épopée.

C'est ce que Paré décèle dans le livre de Bouchard. Danielle Dubé ne saurait contredire ce commentaire, car elle célèbre l'Esprit du fjord, cette source de l'«énergie» et de la «démessure», deux traits qu'elle attribue, sans craindre la moquerie, au «royaume d'une race élue».

Qu'ont donc de particulier les chantres du Saguenay pour s'exprimer de la sorte? La question peut se poser autrement: qu'est-ce qui différencie les Saguenéens du reste des Québécois? Mais, voyons, le fait de vivre près du fjord!

«L'histoire du monde est, ici, écrite dans le granite», soutient Paré. Quant à Danielle Dubé, elle note que le fjord est «une fosse abyssale dissimulée par trois cents mètres d'eaux sombres et glaciales». Elle n'a

pas besoin d'en dire beaucoup plus pour que vous vous doutiez qu'il s'agit de la «faille» du Québec, dans les environs de laquelle rôdent non seulement des troupes de belugas mais aussi des légions d'artistes morts ou vivants.

L'image du peintre naïf Arthur Villeneuve côtoie celle des poètes Paul-Marie Lapoi, Gilbert Langevin, des d' naturalistes Michel Marc Bouchard et Larry Tremblay, du chanteur Dédé Fortin, de la romancière Lise Tremblay...

L'émerveillement de Danielle Dubé et d'Yvon Paré devant le fjord est un tantinet lancinant, simpliste. L'innocence permet aux deux écrivains du Saguenay, du moins à l'un d'entre eux, de percevoir, dans le trou noir du Québec, Louis-Joseph Papineau, René Lévesque, Jacques Parizeau... Ouff même le lecteur indépendantiste n'en demandait pas tant!

L'aspect grandiose du fjord le laisse bouche bée peut-être parce qu'il n'ose pas, à la différence de Dédé Fortin, «notre samourai inoublié», d'après Danielle Dubé, plonger la tête la première dans l'abîme.

Collaborateur du Devoir

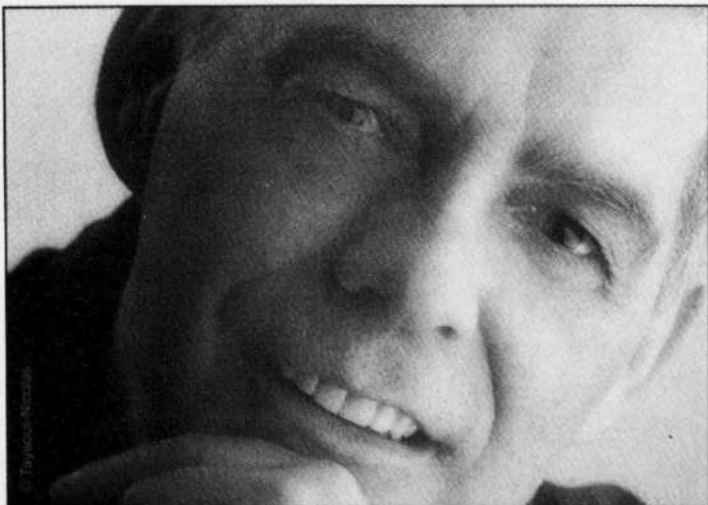
## LE BONHEUR

EST DANS LE FJORD

Danielle Dubé, Yvon Paré

XYZ

Montréal, 2008, 248 pages



ILS SONT PLUSIEURS EN MOI

SPECTACLE-HOMMAGE

À ROBBERT FORTIN (1946-2008)

Sous la direction de Fernand Durepos • Mélissa Lemieux  
Témoignages de Jean-Yves Soucy • Pierre Graveline  
Lectures de Fernand Ouellette • Denise Brassard • Martine Audet • Daniel LeBlanc-Poirier • Jean-Sébastien Larouche • Danny Plourde • Sébastien Boulanger-Gagnon • Christine Germain • Fernand Durepos • Tony Tremblay  
Interventions sonores du duo Framboos

L'événement aura lieu  
le jeudi 22 mai 2008, à 20 h,  
au Lion d'Or,  
situé au 1676, rue Ontario Est, à Montréal.

Entrée libre  
Ouverture des portes à 19 h

• L'HEXAGONE  
Une compagnie de Québec Média

La Librairie Ailre et Soulières éditeur ont de fabuleuses suggestions de lecture d'été pour vos jeunes lecteurs.

Un livre d'Alain M. Bergeron, illustré par Martin Goneau  
Une tendre histoire d'adoption peu commune.  
80 pages - 8,95 \$  
Soulières éditeur

Alire, Librairie indépendante agréée  
450.679.8211 | Place Longueuil

## LIVRES

Entrevue avec Philippe Forest

## L'amour éternel

GUYLAINE MASSOUTRE

Entré en écriture à la suite du décès de sa fille, âgée de quatre ans, Philippe Forest a signé un travail romanesque sur le désir et le deuil, le néant et l'amour, creusé à même les formes du langage. Il a donné *Tous les enfants sauf un* et *Le Réel et autres essais* en 2007. Comme *L'Enfant éternel*, ses essais doivent à Camus, à Joyce, à Kafka ou à Sollers un esprit fidèle à l'avant-garde.

«*La revenance*»: c'est ainsi qu'il nomme la reprise, mode mémoriel et surréaliste qui l'inspire, après Breton, Beckett et Nabokov. Dans *Le Nouvel Amour*, la disparition, cette déchirure indépassable, n'exclut pas la mélancolie heureuse, où le désir fraie son chemin: «*Le roman doit répondre à l'appel du réel. Ce que je reproche à la littérature actuelle, c'est de trop se déconstruire, d'être une littérature du divertissement, du simulacre et de l'illusion. J'ai une conception très classique du roman: il doit nous confronter à la réalité, à la part la plus violente de l'expérience humaine.*»

Mais Forest se défend de faire de l'autofiction, car l'écriture rompt avec la vie: «*Je suis passé de l'essai au roman, parce que seul le roman peut rendre compte de cette expérience humaine. J'ai continué à*

écrire des essais, différents par leur forme, plus personnelle et plus littéraire qu'auparavant. Je ne répudie pas les formes d'avant-garde, notamment Barthes, mais je m'intéresse à la littérature japonaise, comme Oé Kenzaburô.»

Cet universitaire capable d'oublier ses leçons écrit des fictions hantées par des rêves. Lauréat de plusieurs prix (pour *L'Enfant éternel*, le Femina du premier roman en 1997, pour *Toute la nuit*, le Grinzane Cavour en 2007), il obtenait le prix Décembre 2004 pour un remarquable *Sarinagara*, inspiré par son séjour au Japon.

## Écrire le pathétique

Comment l'intellectuel a-t-il donné naissance à l'écrivain? En reprenant à son compte le propos japonais, qui déplace sa formation. «*Il y a un refus du pathétique dans la littérature française. Or, si on veut vraiment affronter le réel, il faut revendiquer non pas l'écriture sentimentale, mais celle qui prend en charge cette émotion-là.*»

On peut y lire une poésie du monde. Hugo et Mallarmé sont d'ailleurs présents dans *L'Enfant éternel*. Mais la poésie française, en dépit de sa grandeur, dit-il, très mallarméenne, détourne le lecteur de l'essentiel: «*Le roman me semble dire l'émotion du réel, plus que la poésie française. Un livre doit*

s'interroger sur ce qu'il fait, mais il faut d'abord qu'il soit engagé sur quelque chose d'extérieur.»

Forest écrit donc ses romans à la première personne. «*Un roman fonctionne toujours par identification. Le lecteur se projette dans une expérience de laquelle il préférerait ne rien savoir. Cela crée souvent des lectures opposées à mes livres, répulsion, rejet.*» Pourtant, plus il répète l'expérience de ce je en manque, plus il se transforme. «*Le je de mes livres est moins un héros qu'un témoin. Je n'ai pas l'impression de parler de moi, ce je est presque vide.*»

## S'engager dans le réel

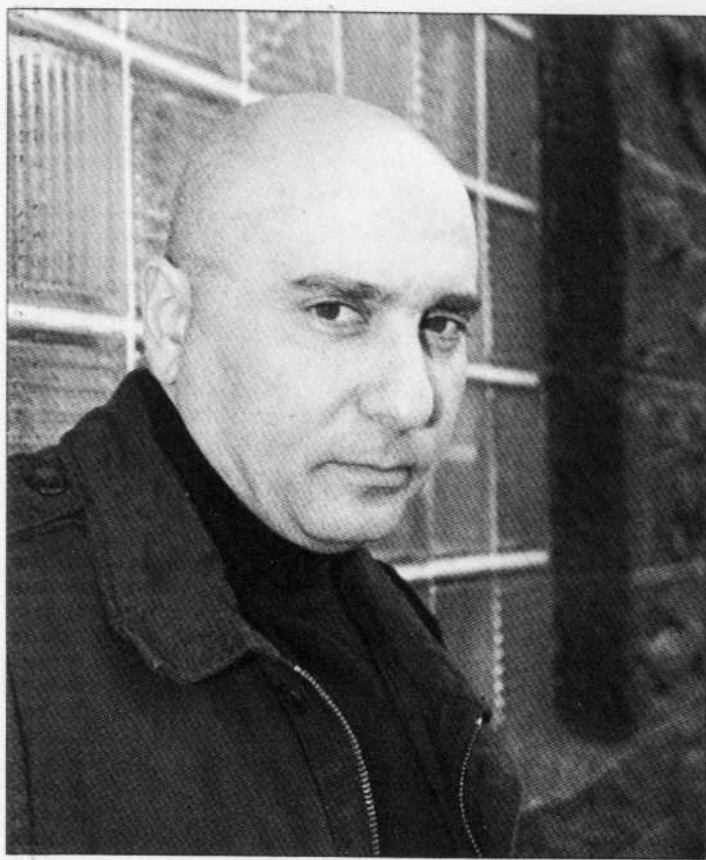
Ce qui emporte Forest en écriture est l'indicible, dont l'expérience demande à être répétée infiniment. «*De livre en livre, la question à laquelle je suis confronté, le deuil, ne trouve pas de réponse. Chaque fois, le livre échoue à donner véritablement un sens. Cet échec me pousse à écrire.*» Inversement, chacun croit pouvoir comprendre l'existence: «*On est tous, consciemment ou inconsciemment, dans une sorte de roman mental qu'on écrit, dans lequel on essaie d'accompagner nos expériences.*» Le lecteur et l'auteur ne font qu'un.

Dans *Sarinagara*, qui est tout à la fois un récit de voyage, un roman historique et un essai, le narrateur se retrouve au cœur de ce

qu'il voulait fuir: le deuil. La preuve est faite, par des arts qui se sont développés en vase clos: «*J'ai découvert que dans la plus grande distance resurgit la plus grande proximité. Je crois à l'universalité de l'expérience humaine. Il est mystérieux que, dans le lointain de textes qui n'ont eu aucune influence avec notre propre littérature, surgisse quelque chose qui nous parle immédiatement.*»

La littérature émane donc de la nuit et elle y retourne comme l'amour. Si, comme le dit la littérature d'avant-garde, chaque écrivain développe son propre langage, avec la conséquence de la fragmentation qu'on sait, Barthes, dans ses derniers textes, est revenu sur la fécondité de lire les signes: «*Si je suis parti au Japon, c'est parce que je savais que je retrouverais sur quoi me projeter et me prolonger. L'idée de reprise m'intéresse, parce qu'elle interdit de se projeter dans le futur. Quand la transmission généalogique, biologique, n'est plus possible, une autre forme de projection vers le futur devient possible, entre réminiscence et reprise. C'est la possibilité de réinventer le temps.*» Voilà pourquoi le deuil permet une littérature qui est fidèle au réel, recreation qu'il nomme «*le futur antérieur.*»

Collaboratrice du Devoir



MARIE HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

«Ce que je reproche à la littérature actuelle, c'est de trop se déconstruire, d'être une littérature du divertissement, du simulacre et de l'illusion», confie Philippe Forest en entrevue.

## LIVRES POUR ENFANTS

## Le fourmillant jardin d'Antoon Krings

CAROLE TREMBLAY

Comme son nom ne l'indique pas, Antoon Krings est un auteur-illustrateur français. S'il a fait du dessin textile pour Ungaro et une douzaine de charmants petits albums à l'École des loisirs, c'est sans contester sa bucolique série *Drôles de petites bêtes*, créée en 1995, qui l'a rendu populaire auprès de la marmaille francophone, que ce soit au pays de la baguette ou dans celui de la poutine.

*Mireille l'abeille*, *Belle la coccinelle*, *Chloé l'araignée* et *Siméon le papillon*, les quatre premiers titres de cette collection qui en compte maintenant plus d'une quarantaine, étaient certes destinés à susciter un effet de série, mais leur créateur était loin de se douter que son jardin s'élargirait à ce point.

D'année en année, de saison en saison, les titres, tout comme les bestioles, se sont multipliés. Des oiseaux, puis des petits animaux sont venus se joindre aux insectes, jusqu'au nain de jardin qui fait maintenant partie de la famille.

La collection originale s'est enrichie de satellites: «*Drôles de bébés*», des tout-carton pour les tout-petits, «*Drôles de petites histoires à écouter*», des recueils qui regroupent chacun trois histoires accompagnées d'un CD, «*Drôles de petits docs*», des docu-fictions, (eh oui, c'est comme ça qu'on les appelle), de petits documentaires ludiques qui abordent sous la forme de questions-réponses des thèmes particuliers.

À tout ça viennent s'ajouter le livre de recettes avec le cuisinier Alain Passard, les livres-tirettes, le céderom et la série télé, actuellement à l'affiche de Télé-Québec. Sans compter la vingtaine de licences accordées en France pour fabriquer des produits dérivés qui

vont des jouets en bois aux autocollants, en passant par les peluches et les figurines de plastique.

Bref, Antoon Krings est maintenant à la tête d'un royaume de bestioles dont un certain nombre volent de leurs propres ailes. S'il a été consulté au départ pour la conception de la série télé, la maison de production a par la suite continué son bonhomme de chemin de manière autonome. Conscient qu'on ne peut pas être à la fois à la foire, au moulin, au jardin et à la table à dessin, l'artiste a confié à deux personnes la gestion lourde et parfois fastidieuse des produits dérivés. Son éditeur s'occupe de l'aspect commercial de la série, lui laissant carte blanche dans le domaine créatif. Un espace d'exploration dont il ne semble pas se lasser. Je ne ressens pas les limites de cette collection comme une contrainte, avoue-t-il. De plus, je fais une gestion prudente de mon travail. Je m'économise pour mieux durer. L'illustrateur travaille donc à son rythme, au fil des idées et des projets, se gardant toujours du temps pour les voyages et sa passion pour les céramiques asiatiques. Malgré la demande, il refuse de céder à la pression du marché. C'est la raison pour laquelle les «*Petits Docs*» ne sont pas signés de la main du créateur des personnages mais de celle d'une autre illustratrice, Virginie Fraboulet, qui reconstruit en l'imitant le luxuriant et coloré univers des petites bêtes.

Le succès à la fois populaire et commercial de cette série est phénoménal. Tirés à 3000 ou 4000 exemplaires à leurs débuts, chacun des titres à paraître dans le jardin de Gallimard/Giboulées est aujourd'hui imprimé à 40 000 ou 50 000 exemplaires.

Étonnamment, le monde anglo-saxon ne semble pas s'intéresser à ce vaste univers miniature. *Too frenchy* à leur goût. Qu'à cela ne tienne, les francophones répondent avec enthousiasme. On estime à 12 millions le nombre de livres vendus. C'est énorme.

De passage à Montréal pour le festival Petits bonheurs, Antoon Krings avait apporté dans ses valises les gouaches originales de son prochain opus. *Edouard le loir*, le 44<sup>e</sup> de la série *Drôles de petites bêtes*, a donc été présenté aux tout-petits dans le cadre d'animations en bibliothèque. Le temps de mettre sous presse, le livre sera disponible en librairie au mois d'août. D'ici là, les petits poux d'âge préscolaire ont largement de quoi s'occuper avec les autres habitants du fourmillant jardin de ce créateur prolifique.

## Collaboratrice du Devoir

LÉONARD LE TÉTARD  
BLAISE ET THÉRÈSE  
LES PUNAISES  
LES TRICOTS  
DE MIREILLE

Tous écrits et illustrés par Antoon Krings  
Gallimard/Giboulées, coll.  
«*Drôles de petites bêtes*»  
Respectivement 28 pages, 26 et 28 pages

LES FLEURS DE SIMÉON  
LE PAPILLON

Texte de Diane Costa de Beaugard  
Illustration de Virginie Fraboulet  
Gallimard/Giboulées, coll.  
«*Drôles de petits docs*»  
28 pages

## POLAR

Petite horreur ordinaire  
chez Donna Leon

MICHEL BÉLAIR

Pour les amateurs de Donna Leon, Venise n'a plus de secret après une quinzaine de romans (déjà) relatant, tous, les enquêtes du commissaire Guido Brunetti au fil des canaux, des ponts, des piazzas et des collectivités diverses qui peuplent la Sérénissime à l'heure de l'Europe — et de Berlusconi. Aussi, lorsqu'on se retrouve Campo San Stefano dès la première phrase de ce terrible nouveau roman, on ne s'étonne pas de déboucher sur un petit marché en même temps que deux ombres arborant plus ou moins discrètement le Bar Solino... jusqu'à ce qu'elles tirent cinq balles de calibre 22 sur un «*vu compra*». Rideau. De brume.

*Vu compra?* En italien, ça veut dire: vous achetez? Et ça cible de façon précise ces «*illégaux venus d'Afrique*» — à Venise, d'abord des Sénégalais — qui vous improvisent en moins de cinq minutes, à même de grandes toiles bleues sur le parvis d'une petite église ou au coin d'une *piacetta*, un marché de sacs de cuir Prada, Gucci et Louis Vuitton directement sortis des usines... Cinq balles donc, ni vu, ni connu. Pour un «*vu compra*». Personne, ni Brunetti, n'arrive à y comprendre quoi que ce soit.

Et ce sera difficile. Et pas beau du tout. Même que ce *De sang et d'ébène* est absolument terrible en ce qu'il plonge le lecteur dans l'horreur ordinaire de toutes ces



THOMAS LOHNS APF

Donna Leon

chasse-trappes prévues par tous les gouvernements du monde pour les fabricants d'armes ou même les compagnies minières (pourquoi pas!) issus du «*territoire national*» et qui souhaitent réaliser un contrat quelque part dans un pays «*sous-développé*»... Toujours est-il que, le lendemain du meurtre, Brunetti se voit retirer l'affaire sous prétexte que des «*instances supérieures*» sauront mieux s'en charger.

Pourtant, il a eu le temps de faire quelques découvertes capitales. Entre autres, que l'homme assassiné n'est pas Sénégalais, qu'il vient plutôt d'un territoire en guerre aux frontières de l'Angola. Au fond d'une boîte de sel, il trouve même

un lot de pierres précieuses absolument parfaites et non taillées qui valent au bas mot six millions d'euros. Chez un «*vu compra*»... C'est à n'y rien comprendre, mais heureusement il y a Paola tout près, qui enseigne toujours la littérature américaine à l'université, et Chiari et Raffi, qui grandissent en trouvant toujours le moyen de remettre le pendule de la vraie vie à l'heure. La signora Elettra aussi, qui verra, elle, son ordinateur vidé par un mystérieux inconnu...

En fait, l'affaire est si vite et si complètement étouffée que Brunetti devra passer par-dessus ses principes et demander conseil à son beau-père de comte. C'est qu'il ne fait pas seulement face à la suffisance et à la bêtise habituelles de son patron, le vice-questeur Pata toujours aussi léonin, mais aussi aux combines du ministère de l'Intérieur et même du ministère des Affaires étrangères; avant de réussir à saisir l'affaire dans son ensemble. Et là, comme nous, il ne pourra découvrir que l'horreur ordinaire. Pas très, très joli tout cela...

## Le Devoir

## DE SANG ET D'ÉBÈNE

Donna Leon  
Traduit de l'anglais par William Olivier Desmond  
Calma-Lévy suspense  
Paris, 2008, 310 pages

## vient de paraître

Dossier

## La Chine: au-delà du miracle

NUMÉRO 725 • JUIN 2008

Bouée de sauvetage du néolibéralisme?  
Rodolphe De KoninckFaire face au péril écologique  
Agnès SinaïRévoltes dans les campagnes  
Nong ZhuLa dure réalité des travailleurs  
Entrevue avec Han DongfangLe sort des minorités ethniques  
Marijo DemersQuand le régime courtise le religieux  
André Laliberté

Artiste invitée: Margret Nielsen

Pour consulter le sommaire détaillé: [www.revuerelations.qc.ca](http://www.revuerelations.qc.ca)

## ReLations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$

À l'étranger (un an): 45 \$

Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)

Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)

Par téléphone: (514) 387-2541

Par courriel: [relations@cfj.qc.ca](mailto:relations@cfj.qc.ca)

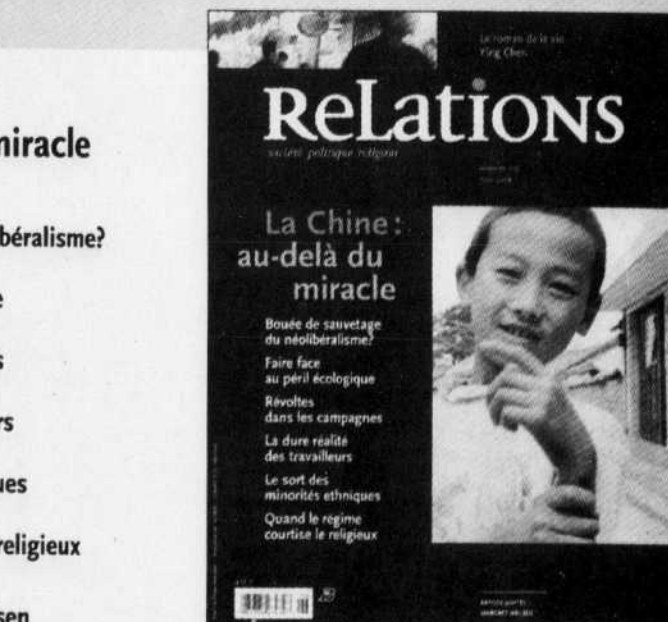
Par la poste: Relations

25, rue Jarry Ouest

Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES

ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Montant total: \_\_\_\_\_ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou par Visa 

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

## HURTUBISE HMH

Trois grandes  
figures littéraires  
québécoises.Un essai audacieux  
et percutant.La Fatigue d'être  
Jacques Beaudry  
18,95\$[www.hurtubisehnh.com](http://www.hurtubisehnh.com)

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Est-il possible de convaincre ?



Louis Cornellier

« Les humains, écrit Marc Angenot, argumentent constamment, certes, et dans toutes les circonstances, mais à l'évidence ils se persuadent assez peu réciproquement, et rarement. » Pourquoi, ajoute-t-il alors, « persistent-ils à argumenter ? Dialogues de sourds, un brillant et plus que costaud « traité de rhétorique antilogique », explore en détail cette vaste question et développe, ce faisant, une admirable défense et illustration de la raison rhétorique.

Vingt-cinq siècles de disputes philosophiques, et tous nos débats quotidiens, l'ont assez montré: le discours argumenté se solde plus souvent par un échec que par une entente. Ou les arguments de l'autre nous semblent faibles ou, pis encore, leur logique même nous échappe. Sur la base de ce constat, Angenot demande: « Les polémiques, si têtus à camper sur leurs positions et à ne pas céder un pouce de terrain qu'ils puissent être, sont-ils tous, à tout le moins, susceptibles d'un arbitrage au nom d'une rationalité commune qui permettrait de départager sans équivoque les arguments valides et les "sophismes" ? » On voudrait pouvoir répondre oui, mais on ne le peut. Force est de constater, en effet, devant l'échec de la volonté de convaincre, qu'il existe des « coupures argumentatives », que tous les humains n'usent pas « du même code rhétorique » et, partant, ne partagent pas les mêmes critères de « validité rationnelle ».

Les fondements mêmes de l'art d'argumenter ne font pas consensus. Le sophiste Protagoras, un des pères de cette tradition, ne croyait pas à la possibilité d'établir une vérité unique et affirmait qu'il n'existait pas de critères absolus du jugement valide. « Ce qu'exprimait à mon sens Protagoras, écrit Angenot, c'est une théorie du dialogue négocié à hauteur d'hommes. » Platon l'a combattu, en lui opposant l'idée qu'un raisonnement juste permet de connaître le bien et le vrai. Aristote, plus nuancé, appuyait la logique de vérité de Platon mais reconnaissait que, dans les affaires de la vie courante, la rhétorique, cet « art mineur » comparé à l'autre, avait sa place.

Selon Angenot, il est clair que, « pour ceux que la vie ordinaire intéresse », la voie de Platon est d'une parfaite inutilité. « La logique dite "formelle", explique-t-il, quels que soient ses mérites, n'est qu'un avatar formalisé et aseptisé d'une argumentation première, dialogique, intramondaine, inscrite dans une situation empirique et opérant face à d'autres "esprits" qui la comprennent plus ou moins tout en la vivant différemment. » Aussi, comprendre l'argumentation et ses échecs exige donc de se pencher sur ce phénomène que l'on appelle la rhétorique et qui relève d'une logique informelle.

Mélange de raison et de sentiment, la rhétorique, par obligation, cherche moins à dire le vrai que le probable. « En dépit des prétentions philosophiques à la recherche incessante et à la découverte de vérités absolues sur les choses humaines, dans la vie, explique Angenot, on argumente par le doxique, par le probable, on y met du pathos, et on y joint des figures "oratoires", parce qu'on n'a pas le choix. » On ne démontre pas, donc, mais on accumule les arguments qui augmentent la probabilité de la thèse. Dans ces conditions, les critères de validité sont eux aussi objets de débats, comme en fait preuve la polémique entre les relativistes (qui, bizarrement, affirment vraie l'idée que rien ne peut être décrété vrai) et les rationalistes dogmatiques.

### La discussion

L'éthique de la discussion a ses règles, mais celles-ci ne sont pas toujours respectées et ne garantissent rien en matière de réussite. Le matériau de la discussion, en effet, est riche de dissensions. Les définitions et concepts sont flous et rarement partagés, le cadrage (ce qui entre dans le débat) est sans cesse contesté et les normes de l'argumentation sont elles-mêmes disputées.

Des sophismes, notamment, Angenot dira qu'ils « forment une zone grise plutôt qu'une classe d'impostures ou d'absurdités évidentes ». Citant Raymond Boudon, il explique, par exemple, « que l'argument d'autorité est souvent raisonnable: on ne peut pas attendre du non-physicien qu'il vérifie "par lui-même les lois de Newton et d'Einstein" ». L'analogie, par ailleurs, vaut peut-être peu en stricte raison, mais « beaucoup en expressivité et en raccourci; dès lors, en pouvoir persuasif immédiat ». Comment, dans ces conditions, évaluer la « logique » d'un raisonnement? « En toute rigueur, avouent les logiciens, on ne le sait pas », conclut Angenot.

La conséquence en est que l'argumentateur est réduit à « bricoler son raisonnement et ses enchaînements de raisonnements à partir d'un répertoire hétérogène, non contraignant, de schémas disponibles et de stratégies persuasives possibles ». Angenot remarque que, au fil de l'histoire, se sont ainsi constituées des « logiques en conflit » qui s'opposent par leur contenu, mais aussi par leur fa-

çon d'argumenter. Il s'agit des logiques réactionnaire, immanentiste, conspiratoire ou du ressentiment et utopiste-gnostique. Entre elles, les dialogues de sourds sont constants. La logique immanentiste ou raison instrumentale, par exemple, exclut le possible du débat et s'en tient aux faits. Elle rejette donc la logique utopiste qui conteste l'état actuel des choses au nom de la preuve par l'avenir. Les deux camps raisonnent, donc, mais ne s'entendent jamais. Angenot refuse de décréter que ces dissensions sont insurmontables, mais il est obligé de constater « qu'il faut beaucoup de patience et d'empathie pour concilier les esprits ». A très long terme, peut-être...

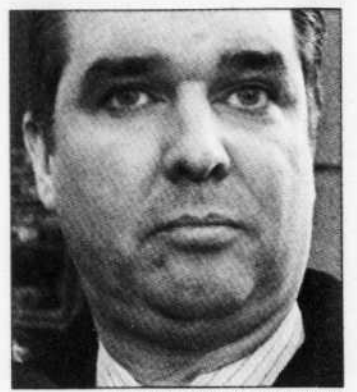
Pourquoi, alors, cet entêtement dans l'argumentation? « Le monde raisonné et débattu, explique-t-il, est indémontrable, ce qui ne dispense pas de raisonner et de raisonner avec autant de force que possible justement parce que aucune argumentation ne sera décisive. » Deux motifs poussent les humains dans cette entreprise perpétuelle: la nécessité de se justifier face au monde « improbable » dans lequel ils vivent et de « se situer par rapport aux raisons des autres ». Il s'agit, d'une certaine façon, de manifester son souci de la vérité et de la raisonnableté de ses croyances.

Impressionnant puits de culture et de science, Marc Angenot trace ici un très riche portrait de l'humain en rhétoriqueur condamné, pour le meilleur et pour le pire, à la compulsion.

Collaborateur du Devoir  
DIALOGUES DE SOURDS  
TRAITÉ DE RHÉTORIQUE  
ANTILOGIQUE  
Marc Angenot  
Mille et une nuits  
Paris, 2008, 462 pages

## L'affaire Norbourg, de l'intérieur

FRANÇOIS DESJARDINS



JACQUES NADEAU LE DEVOIR  
Vincent Lacroix

Il y a quelque chose de risqué à vouloir publier un livre sur un sujet mâché et remâché mille fois, que les médias ont déjà couvert sous tous ses angles. Le défi est immense: tisser un fil narratif dynamique et suffisamment éclairant pour qu'une histoire ultra-connue, en l'occurrence celle de Norbourg, prenne la forme d'un grand roman.

S'il fallait apprécier *Dans l'antre de Norbourg* sous cet éclairage précis, force est d'admettre que le livre n'est pas un ouvrage de référence. Il ne s'agit pas ici de l'œuvre de 460 pages produite par la journaliste Bethany McLean sur la fraude d'Enron, si puissante qu'elle a inspiré un documentaire. *Dans l'antre de Norbourg* relève davantage du compte rendu, d'une thérapie pour un auteur qui a voulu conjuguer un récit anecdotique avec des recommandations — fort pertinentes — pour que le scandale ne se répète pas.

Bien qu'aucun organisme ne l'ait accusé de quoi que ce soit et qu'aucun rapport ne fait mention de lui, le curriculum vitae de l'auteur Philippe Terninck porte néanmoins une tache indélébile: de 2002 à 2003, il a vécu Norbourg de l'intérieur, à titre de vice-président au développement des affaires.

Avec la collaboration de Gérard Samet, M. Terninck décrit l'ambiance envoi-rante et la paranoïa qui ont tour à tour régné chez Norbourg. Par exemple, il explique, dans le menu détail, le rôle central que l'alcool et les danseuses jouaient dans les activités de l'entreprise et décorative la nature des relations entre Vincent Lacroix et ses complices.

L'auteur affirme que lui et ses collègues ont souvent eu des réserves sur la gestion de l'entreprise mais qu'ils ne soupçonnaient pas un détournement d'argent. En effet, Norbourg n'est pas un vol de banque.

C'est une opération de camouflage sophistiquée dans une industrie qui, pour le commun des mortels, n'a rien de simple. Si l'auteur s'efforce d'en expliquer les rouages, le rythme qu'on a voulu imposer au livre le force à parfois faire vite. Certes, tout est généralement clair, mais un ouvrage de référence plus long pourrait un jour avoir l'avantage de distiller les explications mécaniques en les intégrant encore plus subtilement au récit humain.

Le point fort du livre est sans conteste le regard sévère qu'il porte sur les organismes qui auraient dû réagir beaucoup plus vite. Il écorche sans ménagement l'Autorité des marchés financiers, le gardien de valeurs Northern Trust et les cabinets comptables KPMG et PricewaterhouseCoopers. Philippe Terninck sait ce qui cloche et ne se gêne pas pour le dire.

Le Devoir  
DANS L'ANTRE DE NORBOURG  
Philippe Terninck, avec Gérard Samet  
Voix parallèles  
Montréal, 2008, 235 pages

Les Éditions du **Noroît**  
Prix littéraires

**Paroles pour un voyageur**  
Hugues Corriveau  
Lauréat / Grand prix du livre de la ville de Sherbrooke

**Quelques éclats**  
Kateri Lemmens  
Finaliste / Prix Émile-Nelligan

**LE PRIX DES libraires du Québec 2008**  
ORGANISÉ PAR L'ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

**FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS !**

**CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS**  
**Parfum de poussière**  
RAWI HAGE (Alto)  
Traduit par Sophie Voillot

**CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC**  
**Le rapport de Brodeck**  
PHILIPPE CLAUDEL (Stock)

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

Les librairies indépendantes du Québec

**Les conseils de vos libraires indépendants**

**La Liste**  
Jennifer Tremblay, De la Bagnole, coll. Parking, 60 p., 11,95\$  
Jennifer Tremblay raconte le quotidien d'une jeune femme submergée par son rôle de mère et sa vie à la campagne. L'engagement envers les autres et notre présence entière auprès de nos proches et amis sont traités de façon bouleversante. La voix de l'auteure est d'une force incroyable. Mélange de théâtre, de poésie et de roman, ce texte où chaque mot est judicieusement choisi et empreint d'émotion pure.  
Manon Trépanier, librairie Aïre, Longueuil

**Vingt-quatre mille baisers**  
Françoise De Luca, Marchand de feuilles, 104 p., 15,95\$  
Françoise De Luca récite l'amour d'une voix fruitée et ensoleillée, voyage au travers de ses rêves d'enfance et de vieillesse, gorgée d'émerveillement pour tout ce qui est ou sera. Elle donne un nom aux sensations innommables et décrit la vie d'une plume fine et souple. Un éloge à l'amour sous toutes ses formes!  
Laura Filisetti, librairie René Martin, Joliette

**L'Été funambule**  
Louise Dupré, XYZ éditeur, coll. Romanichels, 156 p., 23\$  
Louise Dupré fait paraître *L'Été funambule*, vingt-cinq nouvelles croquant sur le vif autant de destins de femmes qui sont en train de se jouer. Les mots et les images sèment, dans l'esprit du lecteur, une multitude de points d'orgue qui se prolongent bien longtemps après que le livre soit refermé. Une auteure au sommet de son art.  
Éric Gougeon, librairie Imagine, Laval

**Une brève histoire du tracteur en Ukraine**  
Marina Lewycka, Alto, 402 p., 28,95\$  
En Angleterre, deux sœurs d'origine ukrainienne renouent et s'allient lorsqu'elles apprennent que leur père de 84 ans, veuf depuis peu, veut épouser la plantureuse Valentina, âgée de 36 ans. Malgré les situations rocambolesques et complètement loufoques, l'auteure soulève subtilement des questions graves sur la vieillesse, l'immigration, les blessures de l'enfance et, surtout, sur toutes nos contradictions. Savoureux et irrésistible!  
Johanne Vadeboncoeur, librairie Clément Morin, Trois-Rivières

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:

**laïre** LIBRAIRIE RENÉ MARTIN INC.  
**MORIN** Livres - Café Magazines - Papeterie fine

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

**le libraire**  
Bimestriel littéraire gratuit et  
www.lelibraire.org  
Portail du livre au Québec

Québec 400 ans  
Anna Gavaldà Un baume au cœur  
Michel Folco Même le mal fait du bien  
David Peace Des romans noirs pour éclairer l'histoire  
Libraire d'un jour Pascale Montpetit